

Norre présence au monde

Pierre Morency, *L'oeil américain*, Montréal, Boréal, 1989, 355 pages.

Suzanne Robert

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31965ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, S. (1990). Compte rendu de [Norre présence au monde / Pierre Morency, *L'oeil américain*, Montréal, Boréal, 1989, 355 pages.] *Liberté*, 32(6), 101–105.

SUZANNE ROBERT

NOTRE PRÉSENCE AU MONDE

Pierre Morency, L'œil américain, Montréal, Boréal, 1989, 355 pages.

Notre présence aux choses, présence volontaire plus que passive, nous rendrait-elle de ce fait plus réels, plus consistants? Je le crois. Si la batture, dans les premiers temps, m'a donné une leçon, c'est bien celle-là. (p. 30)

Rocher Rouge
Juillet 1990

Chaque été ramenait au Rocher Rouge toutes sortes d'interrogations. Pourquoi entend-on si souvent un bruit de pompe dans le marais, juste au bas de la falaise? Pourtant, seuls habitants du flanc nord de la presqu'île, nous savons que personne ne puise d'eau dans le marécage... Pourquoi dit-on, au village, que ce sont les porcs-épics qui ont dévoré les cadavres des soldats lorsqu'un Liberator, un avion militaire en mission de reconnaissance dans la région, s'est écrasé en novembre 1943 près de la Montagne Noire? Il ne restait plus que des lambeaux d'uniformes vides... Cet aigle pêcheur qui vient parfois planer près de la falaise, comment peut-il apercevoir de si haut un minuscule poisson au fond des eaux sombres du marais et fondre sur lui, sans erreur de calcul, toutes serres tendues? Quelle est cette étrange chouette qui emplît le marécage, en juin, de ses hululements répétitifs et qui reste toujours invisible? Et le

renard de l'île? Pourquoi nous craint-il si peu? Il s'assoit à quelques pas de nous sur le chemin; sans même nous jeter un regard, il se gratte l'oreille ou bien lisse son pelage comme un grand chat jaune paille. Croit-il que nous sommes les généreux distributeurs des lièvres dont regorge le Rocher Rouge?

L'été avait ramené toutes sortes d'interrogations. En juillet, ici, sur cette langue rocheuse pressée contre la rive d'un grand lac, sur cette ancienne île devenue presque île (jusqu'en 1973, on y venait à la rame l'été et à pied l'hiver; maintenant, un chemin de gravier relie l'île au monde), sur ces falaises de roche rouge sombre, grenat, plantées au creux des montagnes laurentiennes vieilles de neuf cent cinquante millions d'années et d'où les derniers glaciers se sont retirés il y a à peine dix mille ans, je lisais sur la véranda, par un soir de grands vents qui courbaient les lys tigrés du jardin et berçaient les chevelures des impassibles thuyas centenaires, je lisais *L'œil américain*, de Pierre Morency. Et c'était un bonheur. Qu'il existe un livre comme celui-là est un bonheur.

L'œil américain constitue la version écrite et remaniée d'une œuvre radiophonique que beaucoup ne sont pas près d'oublier: rappelons-nous, de douce mémoire, la série d'entretiens que présentait, sous ce titre, l'écrivain et naturaliste Pierre Morency à Radio-Canada, il y a quelques années. Ce titre, *L'œil américain*, qu'on dit emprunté à une expression utilisée chez les Français et notamment par Flaubert, désigne la faculté que possèdent les Amérindiens, par leur adaptation à leur milieu, de détecter la présence d'un objet qui ne se trouve pas directement dans leur champ de vision ou de déceler tel élément précis dans leur univers sonore (devrait-on aussi parler de l'«oreille américaine»?). Les entretiens radiophoniques de Pierre Morency, tout comme maintenant le livre qui les relate, portaient sur la flore et la faune du Nouveau Monde. Par la lecture de ces chefs-d'œuvre, où la pensée du chercheur et la modestie de l'écri-

vain ont su enchâsser dans un même texte la documentation scientifique et la passion de la nature, l'anthropocentrisme rattaché à notre espèce se lézarde, lentement, sûrement, et l'on devient soi-même une promeneuse attentive ou un flâneur curieux, un œil aiguisé, une présence au monde.

Dans sa batture de l'île d'Orléans, Pierre Morency voyage, observe, médite. Ses méditations nous ancrent dans ce qui souvent nous échappe, peut-être parce qu'on en est rarement privé. «Si l'on découvre l'eau par la soif, si l'on apprend la paix en comptant ses batailles, comme l'exprime Emily Dickinson, on apprend la beauté des arbres par l'absence d'arbres.» (p. 221) Nous sommes distraits. Et pourtant, sur le plan pratique, pas plus maintenant que jadis l'humain ne vit en marge des vertus de la flore qu'il exploite; l'alliance entre les peuples et les arbres, par exemple, est affaire séculaire et quotidienne. Pensons à l'érable, pour le sirop bien sûr, mais aussi en ébénisterie; au bouleau, pour le canot certes et pour le *wigwam* (qui signifie bouleau), pour les fuseaux et les bobines de fil (la Gaspésie en sait quelque chose, elle qui a autrefois décimé ses forêts au profit des usines textiles britanniques), mais aussi pour les meubles, le papier, les cure-dents et également le sirop; au cèdre, ou thuya occidental, pour sa forte concentration en vitamine C (un Huron avait sauvé du scorbut tout l'équipage de Jacques Cartier grâce à une potion à base de thuya), pour sa propriété de chasser les mites et d'être réfractaire à la pourriture; et pensons à l'épinette, l'arbre le plus humble de tous, celui qu'on éliminerait volontiers des paysages parce qu'il est sombre et froid, porteur de spleen dans les pessières nordiques; pourtant, c'est bien de tous le plus fidèle aux arts, le plus utile aux élans esthétiques: on en fabrique les tuyaux d'orgue et les tables d'harmonie des pianos, on en fait du papier, et donc des livres... Sait-on qu'un chêne adulte boit chaque jour sept cents litres d'eau? qu'un bouleau en exsude quatre cents litres? qu'un arbre

de douze mètres libère quotidiennement deux mètres d'oxygène pur? Sait-on aussi qu'une plante, du genre plutôt commun et mal vu, surnommée «chandelle de curé» ou «fleur du tonnerre» ou même «doudou», est l'un des plus extraordinaires végétaux de notre flore américaine?

Oiseaux des marais, oiseaux des rivages, oiseaux de proie; papillons, cigales, grillons, chauves-souris; porcs-épics, lièvres, coyotes: autant d'animaux et d'insectes que l'écrivain-naturaliste évoque, que l'écriture dessine, que l'œil américain tire doucement de l'anonymat où nous les tenons souvent, oublieux de leur existence, négligents, absents. «Les animaux respirent le même air que nous, mais font-ils vraiment partie de la même réalité?» (p. 209)

Au Rocher Rouge, c'était juillet, le mois des promenades tardives dans la chaleur du crépuscule et l'époque des paisibles soirées de lecture. Un soir, dans le silence de la véranda parfois rompu par un chant de grillon, Pierre Morency, au beau milieu d'une page de *L'œil américain*, répondit à l'une de mes interrogations: «J'étais en train de rêver, disait-il, devant un bouquet de quenouilles quand je fus tiré de mes pensées par un gargouillement guttural, une éructation caverneuse rappelant le bruit d'une pompe ou les coups répétés d'un maillet sur un pieu. Voilà donc le Butor d'Amérique.» (p. 37) Le bruit de pompe dans le marais du Rocher Rouge? Un Butor d'Amérique! C'était donc lui, cet expert dans l'art du camouflage, qui remplissait juillet de ses coassements. (Quelques jours après, nous l'avons d'ailleurs aperçu par hasard dans les hautes herbes, près des nénuphars.) Par la suite, une à une, au fil des pages de ce magnifique livre si délicatement et bellement illustré par Pierre Lussier, plusieurs de mes interrogations trouvaient réponse. Ainsi en fut-il au sujet des porcs-épics: le livre nous apprend qu'ils raffolent de tout objet imprégné de sel et, comme la sueur humaine en contient, ils dévorent gants, chapeaux, bottes, vêtements, avirons, crosses de fusil, etc., et donc probablement les ossements, ceux de l'équipage de

l'avion écrasé à la Montagne Noire, par exemple... Étranges animaux que ces porcs-épics. Quand on pense que chacune des aiguilles de leur corps est reliée sous la peau à un muscle indépendant! La lenteur et l'apparente inefficacité de ces bêtes nous paraissent peut-être risibles, exaspérantes; mais Pierre Morency fait dévier nos critiques: «Les balaourds, les empotés, les maladroits créent dans ce monde une lenteur de bonne venue, un ralentissement de la fureur et, à leur manière, ramènent la vie à son rythme d'origine.» (p. 185)

Bien sûr, malgré ma lecture de *L'œil américain*, quelques-unes des énigmes du Rocher Rouge n'ont pas été déchiffrées: les approches amicales du renard, à quoi les attribuer? les grands hérons, pourquoi sont-ils arrivés cette année en avril plutôt qu'en mai, pendant une tempête de neige, sur un marais gelé qui n'avait rien à leur offrir? et surtout, surtout ces cris affolants, lugubres, dans le marécage au printemps, ces sortes de hurlements, d'appels, deux soirs durant, qu'est-ce que c'était? Pour n'en plus avoir peur, on aurait envie d'accueillir ici le naturaliste-écrivain, parmi les sarracénies pourpres et les merisiers géants de l'île. Alors, tel un chaman, il entrerait dans un état de «présence au monde» (heureuse expression souvent utilisée par l'auteur). Il nous livrerait sa patience, son exubérance, ses découvertes et son art dans d'autres très belles pages d'écriture...

Juillet passe, s'achève; et le livre aussi. Déjà.